

## Les méfaits de la subjectivité dans le témoignage littéraire ou les vrais mérites de Pierre Baillargeon (10 septembre 1916 - 15 août 1967)

Madeleine Ducrocq-Poirier

Volume 8, numéro 1, 1974

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600283ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600283ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Ducrocq-Poirier, M. (1974). Compte rendu de [Les méfaits de la subjectivité dans le témoignage littéraire ou les vrais mérites de Pierre Baillargeon (10 septembre 1916 - 15 août 1967)]. *Voix et images du pays*, 8(1), 127–132.  
<https://doi.org/10.7202/600283ar>

**Les méfaits de la subjectivité dans le témoignage littéraire**  
**ou**  
**les vrais mérites de Pierre Baillargeon**  
  
**(10 septembre 1916 — 15 août 1967)**

Chaque fois qu'un critique, un ex-ami, un familial (ou qui se fait passer pour tel) d'un écrivain disparu veut témoigner de l'homme que fut cet écrivain, il devrait se rappeler combien la communication entre deux êtres est limitée, que la connaissance d'autrui passe par soi-même, qu'on s'en défende ou non, et que l'effort d'objectivité, qui devrait marquer ce témoignage, n'est possible qu'à ceux qui possèdent le sens de la relativité.

Une fois encore, nous nous le sommes dit en lisant le « profil » que Paul Toupin a tracé de Pierre Baillargeon dans la dernière livraison des *Cahiers de l'Académie canadienne-française*<sup>1</sup>, d'autant plus que nous y apprenons que, si Paul Toupin a fréquenté Pierre Baillargeon au collège, à l'université, puis en France, s'il a collaboré à la revue *Amérique française* que Pierre Baillargeon fonda en novembre 1941, il ne fut pas l'ami de ce dernier<sup>2</sup>. Cet accès privilégié à autrui lui fut refusé. Il n'a donc pas partagé avec Pierre Baillargeon « l'amitié, ce désespoir en commun, ce bonheur que bien rarement deux êtres

---

1. Paul Toupin, « Pierre Baillargeon », dans *les Cahiers de l'Académie canadienne-française*, n° 14, juin 1972, p. 120-130.

2. *Ibid.*, p. 120 : « Il y a une prédestination de l'amitié ; celle de Pierre Baillargeon ne me fut pas accordée. »

méritent ensemble <sup>3</sup> ». Dès ce moment-là, l'évocation du disparu s'élabore à distance, dans l'esprit et non par le cœur comme chez Montaigne, lorsqu'il nous livre ses souvenirs sur La Boétie. Elle s'élabore à partir de ce qu'on croit avoir deviné chez l'autre d'un moi qui ne reste « qu'une partie du tout que les autres l'empêchent d'être <sup>4</sup> ». Car les hasards de la vie, les obligations, les relations communes qui nous mettent en contact avec les autres, ne sont que rencontres fortuites si l'amitié ou l'amour ne font pas s'entrouvrir les citadelles intérieures, reculer les égoïsmes de l'orgueil. Nous n'avons droit qu'à l'extériorisation des comportements dont mobiles et motifs demeurent celés et qui, par eux-mêmes, ne signifient rien de leur auteur.

En effet, que nous apprend de savoir que Pierre Baillargeon « s'était retranché en lui-même comme en un donjon », que ses conversations avec Paul Toupin ne furent que longs échanges de monologues, qu'il tenait des propos pas très tendres sur ses contemporains, qu'il ne s'est pas mêlé, jeune, aux ébats de ses camarades, qu'en société il ne se forçait pas à l'amabilité, si les raisons de ces manières d'être et de faire nous sont totalement inconnues ? Jacques Ferron, lui, jugeait Pierre Baillargeon « l'homme le plus ingénu et le plus spontané du monde <sup>5</sup> » ! Alors ?

Cette divergence d'opinions tendrait à prouver, si c'était encore nécessaire, qu'on ne laisse jamais transparaître qu'une facette de notre moi aux autres ; qu'à partir de ce reflet, il serait injuste qu'on nous jugeât et qu'on nous définît comme ayant plusieurs visages à l'instar de ceux qui jouent la comédie. Il n'y eut pas « plusieurs Pierre Baillargeon » mais un seul, multiple et divers comme tout un chacun, avec des oppositions tranchées à la mesure de sa personnalité : la richesse de son œuvre le laisse soupçonner.

Cette réalité infiniment diversifiée et déroutante déclenche des crises d'âme chez tous ceux qui se contemplent et se cherchent, qu'ils aient 25 ans ou plus ; elle rend l'analyse de soi par soi angoissante, décevante, et celui qui prétend la saisir de l'extérieur pour en témoigner risque les pires erreurs d'interprétation. Nous sommes tous des « nœuds psychologiques <sup>6</sup> ».

---

3. Pierre Baillargeon, « Réflexions morales », dans *Amérique française*, vol. 2, n° 1, sept. 1942, p. 12-20 ; et Pierre Baillargeon, *le Scandale est nécessaire*, Montréal, Éditions du Jour, 1962, p. 148.

4. Pierre Baillargeon, « Réflexions morales », *loc. cit.*, p. 12-20.

5. Pierre Baillargeon, *Choix* (Essais, édition posthume), Montréal, H.M.H., « coll. Constantes » n° 21, 1969, p. 131.

6. Paul Toupin, « Pierre Baillargeon », *loc. cit.*, p. 124 : « Des gens qui ne voulaient pas se casser les ongles à dénouer le nœud psychologique qu'il était, le jugeaient fendant, cuistre, pédant, moins bien dressé que l'ours de Petrouchka » (*sic*).

Tendu vers lui-même, sa vie durant, Pierre Baillargeon a mené sa propre quête, se méfiant des confidences et s'acharnant à écrire, à corriger, à transcrire autrement, ce qu'il pensait et éprouvait pour toujours mieux l'exprimer.

« La conscience du moi est souvenir ; la conscience morale est devenir ; ni dans l'une ni dans l'autre, ne suis-je présentement en cause <sup>7</sup> ». C'est pourquoi il pose les problèmes les plus douloureux du moi sous une forme volontairement dépouillée, parfois anodine ou allusive. Il se méfiait également de la vieille habitude canadienne-française « d'attacher plus d'importance aux réponses qu'aux questions <sup>8</sup> ». La vérité première des êtres n'est-elle pas l'essentielle solitude qui rend compte des attitudes morales et sociales, comme toute œuvre ? C'est de cette solitude originelle qu'on peut témoigner. Tout le reste n'existe que relativement à elle mais elle n'est pas « misanthropie » chez Pierre Baillargeon qui s'est confronté aux autres, dans la vie et dans ses livres ; en les bousculant, il se bousculait lui-même afin d'échapper à des préjugés et à des habitudes mentales qui ne commencent qu'à s'effriter dans le Québec. Le sachant, pourquoi l'affubler péremptoirement de convictions ou de traits tels que : « Sa conception de la sexualité était biblique ; » ou bien, « agressif, lourd, enclin à juger tout et de tout au nom de sa supériorité, désireux de faire cercle pour en occuper le centre ou pour briser celui qui l'excluait, péremptoire, doctoral, toute idée qui n'était pas la sienne ne valait rien, mauvais, tout goût qu'il ne partageait pas, périssable, tout écrit qui n'était pas de son style <sup>9</sup> ».

L'expérience avait appris à Pierre Baillargeon que la contradiction, l'attaque, la mise à découvert sont armes efficaces pour inquiéter, ébranler, ébrécher les dangereuses quiétudes. Paul Valéry n'avait pas autrement pratiqué et Pierre Baillargeon note à propos de son maître : « Quel est l'objet de l'écrivain ? Stimuler l'esprit qui s'endort. Son moyen est le style, la trouvaille et le *trait*. S'il nous irrite, il a atteint son but : nous pensons tout de suite <sup>10</sup> ». Tout cela, une étude attentive de l'œuvre de Pierre Baillargeon nous le découvre et nous révèle de quel homme elle procède, grâce à d'intimes correspondances <sup>11</sup> entre elle et lui.

7. Pierre Baillargeon, « Réflexions morales », *loc. cit.*

8. Pierre Baillargeon, « les Ornières du Québec », dans *Amérique française*, vol. 6, n° 1, janv. 1947, p. 15-16.

9. Paul Toupin, « Pierre Baillargeon », *loc. cit.*, p. 122 et 125.

10. Pierre Baillargeon, *Commerce*, Montréal, Éditions Variétés (Dussault et Péladeau), 1947, p. 160.

11. Paul Toupin, « Pierre Baillargeon », *loc. cit.*, p. 123 : « Aussi, en regard de ce qu'il était, ses livres présentent baudelairement parlant (*sic*) de bien superficielles correspondances. »

Comme toute œuvre, qui ne saurait avoir sa fin en soi, elle reflète son auteur, comme aussi d'ailleurs son public ; n'oublions pas que « l'actualité d'un livre c'est la lecture que nous en faisons <sup>12</sup> », cette lecture qui est aventure humaine au même titre que l'élaboration de son objet : *Hasard et moi* <sup>13</sup>, *les Médisances de Claude Perrin* <sup>14</sup>, *Commerce, la Neige et le feu* <sup>15</sup>, *les Églogues* <sup>16</sup>, *le Scandale est nécessaire* <sup>17</sup>, *Madame Homère* <sup>18</sup>, et *Choix* jalonnent cette aventure humaine et nous éclairent sur celui qui l'a vécue, que ce soit par le biais du roman, de la poésie, de l'essai ou du théâtre. C'est une approche de ces valeurs qu'on n'appréhende jamais absolument, mais que l'on comprend mieux et dont on tient toujours plus compte, une fois cernées et reconnues.

Le moi est la première de ces valeurs. Il l'a traqué dans la contemplation et le sacrifice, ces « deux modes d'acquisition de l'âme », se persuadant très vite que « dans la connaissance du cœur humain, on n'avance pas ; on s'enfoncé <sup>19</sup> ». À partir de cette valeur première, celle de l'entité canadienne-française a, toute sa vie, préoccupé aussi Pierre Baillargeon. Dans presque tous ses livres, il s'interroge à son sujet et s'efforce de comprendre et de s'expliquer la nature du Canadien français, ses réactions, son histoire. « Nous sommes devenus des spécialistes de l'obéissance, des experts en toutes sortes de docilités <sup>20</sup> ». « Nos rares entretiens roulent sur la politique et les affaires. Nous mettons toujours le pays entre nous. Une invincible pudeur nous retient de parler des choses qui nous touchent. À vrai dire, les Canadiens n'ont pas encore de vie intérieure. Comme les petits enfants, ils parlent d'eux-mêmes volontiers à la troisième personne et s'appellent par leurs prénoms. Ils ne croient pas trop à leur rôle et n'osent point y entrer tout à fait <sup>21</sup> ». À côté de ces constatations lapidaires, la notation ironique ou pseudo-paradoxe trahit une réalité qui ne satisfait pas. Ainsi : « Dans la province de Québec, tu es libre de dire tout ce qu'on pense » ;

12. Pierre Baillargeon, *Commerce*, p. 177.

13. Pierre Baillargeon, *Hasard et moi*, Montréal, Beauchemin, 1940, 53 p.

14. Pierre Baillargeon, *les Médisances de Claude Perrin*, Montréal, Éditions Parizeau, 1945, 198 p. Ce livre a été réédité aux Éditions du Jour (avec une présentation d'André Gaulin) en 1973.

15. Pierre Baillargeon, *la Neige et le feu*, Montréal, Éditions Variétés, 1948, 205 p.

16. Pierre Baillargeon, *Églogues* (Poèmes, mis en musique par Jean Papineau-Couture. Fac-similé du manuscrit original, dessin de Jacques de Tonnancour), édité par la revue *Amérique française*, janvier 1943, (tiré à 524 exemplaires).

17. Pierre Baillargeon, *le Scandale est nécessaire*, Montréal, Éditions du Jour, 1962, 154 p.

18. Pierre Baillargeon, *Madame Homère* (théâtre), Montréal, Éditions du Lys, 1963, 125 p.

19. *Le Scandale est nécessaire*, p. 122 et 126.

20. « Les Ornières du Québec », *loc. cit.*, p. 15-16.

21. *La Neige et le feu*, *op. cit.*, p. 28.

ou bien : « Bien de chez nous, veut dire généralement à notre niveau <sup>22</sup> ». Sous ce comportement négatif qu'il dénonce, Pierre Baillargeon aurait voulu voir surgir et se constituer une authentique personnalité canadienne-française dont le défaut le blessait. Ce faisant, il a contribué, à sa manière, à la formation de ce qui est en train de devenir aujourd'hui « l'entité québécoise ».

Toujours en relation avec ce moi qui est au centre de l'œuvre de Valéry, la poésie de Valéry est une autre valeur sur laquelle Pierre Baillargeon a médité et médité, après avoir suivi dans l'enthousiasme les cours du grand écrivain au Collège de France, quand il résidait à Paris. Il l'a méditée comme un appel et un message : il en parlait avec un respect immense, comme d'une géniale improvisation qui remettrait tout en question pour le bonheur de ses lecteurs. Valéry est vraisemblablement à l'aube des disciplines de pensée de Pierre Baillargeon et de son désir d'accomplissement. On ne saurait ironiser sur cela en déclarant que Valéry, pour Pierre Baillargeon, c'était « son évangile, son credo, son livre d'heures et d'exercices spirituels, son prie-dieu, son promenoir, son jardin <sup>23</sup> », car l'admiration de Pierre Baillargeon n'était ni béate ni complaisante, mais lucide, réfléchie et argumentée. Qu'on se rappelle cette remarque, pour en être persuadé : « Paul Valéry aimait que le style d'un auteur fût le miroir de son esprit. Mais, d'après certains critiques, tel n'est pas le cas du sien, parce qu'il se surtend, entendez : se corrige trop. Quelle bourde ! Le miroir le moins déformant est le plus poli <sup>24</sup> ».

Chez Valéry, Pierre Baillargeon a vu confirmée excellemment une autre valeur dont il avait pris conscience très tôt, à savoir la pureté de la langue française. Il craignait que mal utilisée et mal défendue, la langue finit par n'être plus qu'un objet de musée, « une langue d'église, un précieux débris sauvé par les prêtres <sup>25</sup> » ; car, « une langue n'est pas seulement un vocabulaire et une syntaxe : c'est aussi une manière de penser et de sentir, une manière d'être : la langue, c'est ton âme <sup>26</sup> ». Aussi a-t-il fustigé sans ménagements ceux qui la parlaient et l'écrivaient mal, minutieusement traqué et dénoncé les termes impropres et les tournures vicieuses, généreusement corrigé autour de lui des manuscrits dans l'anonymat, avec l'obscur joie ou cœur de servir le français en son pays. Parce qu'il rêvait d'être « un maître du langage <sup>27</sup> », un maître

22. *Le Scandale est nécessaire*, p. 28 et 33.

23. Paul Toupin, « Pierre Baillargeon », *loc. cit.*, p. 127.

24. *Commerce*, *op. cit.*, p. 133.

25. *La Neige et le feu*, p. 78.

26. *Choix*, p. 28.

27. *Ibid.*, p. 24.

exigeant, on le nomme un « puriste avec un certain complexe de fixation grammaticale <sup>28</sup> » à l'image d'un Don Quichotte des lettres québécoises fonçant sur le hiatus et pourfendant les offenses à la grammaire. De la génération des écrivains des années quarante et de l'immédiate après-guerre, exception faite pour Robert Charbonneau, il est le seul de sa génération à maîtriser aussi impeccablement la langue française. L'art de bien dire rend aisé l'exercice de la volonté créatrice.

Cet art devrait faciliter aujourd'hui la lecture de l'œuvre de Pierre Baillargeon, tenue à l'écart, en son temps, par tous ceux qui n'étaient pas à même d'y pénétrer. Ses ouvrages, épuisés présentement, doivent être réédités. Ce ne sont pas les événements de son existence qu'il y raconte — encore qu'ils soient à l'origine de bien des personnages et de bien des remarques semées à travers leurs pages — parce que Pierre Baillargeon avait la pudeur de son moi accidentel, tributaire des jours qui passent et sans lien véritable avec le moi profond. Personne ne lui fera grief de ne s'être pas fait l'écho « du train rapide de ses malheurs <sup>29</sup> », à lui qui tenait la littérature pour « de la vie intérieure qui devient de la vie <sup>30</sup> » — et qui savait qu'on « nous sait toujours gré de cacher notre peine <sup>31</sup> ». Il a emprunté la voie difficile (et non « la voie d'évitement »), c'est-à-dire celle où ne sauraient se confondre les faits racontés et les certitudes de l'âme, où *les Médisances de Claude Perrin* « contiennent surtout des vérités » ; des vérités qui, dites en français « ne semblent pas sortir de la bouche de l'un d'entre nous et nous blessent d'autant plus ». C'est la voie où, « ayant payé trop cher le plaisir de s'exprimer », Pierre Baillargeon ne peut pas ne pas « se l'accorder sans réserve <sup>32</sup> ».

Aux lecteurs honnêtes qui ne confondront pas jugement de valeur et jugement de réalité, la réalité de Pierre Baillargeon se lèvera dans sa riche solitude, celle qui « fait les forts » comme il le disait lui-même. Ils se protégeront contre les jugements subjectifs si volontiers assénés, car « juger les autres traduit toujours quelque insatisfaction où nous sommes d'eux <sup>33</sup> » et manifeste cruellement « notre disposition à leur égard <sup>34</sup> ».

MADELINE DUCROCQ-POIRIER

P.S. Nous n'avons jamais rencontré Pierre Baillargeon. Seule, l'étude de son œuvre, selon des méthodes de critique interne, nous l'a fait approcher et découvrir. Les citations incluses dans ce texte étaient donc indispensables pour étayer nos propos et nous interdire de nous éloigner de Pierre Baillargeon.

28. Paul Toupin, « Pierre Baillargeon », *loc. cit.*, p. 124.

29. *Ibid.*, p. 123.

30. *Commerce*, *op. cit.*, p. 140.

31. *Le Scandale est nécessaire*, p. 128.

32. *Choix*, p. 118 et 155.

33. *Commerce*, p. 111.

34. *Le Scandale est nécessaire*, p. 123.